

Traditions locales et légendes étiologiques dans la *Périégèse* de Pausanias

Monsieur Léon Lacroix

Citer ce document / Cite this document :

Lacroix Léon. Traditions locales et légendes étiologiques dans la *Périégèse* de Pausanias. In: Journal des savants, 1994, n° pp. 75-99;

doi : <https://doi.org/10.3406/jds.1994.1575>

https://www.persee.fr/doc/jds_0021-8103_1994_num_1_1_1575

Fichier pdf généré le 06/05/2018

TRADITIONS LOCALES ET LÉGENDES ÉTIOLOGIQUES DANS LA PÉRIÉGÈSE DE PAUSANIAS

Auteur familier aux archéologues qui cherchent à retrouver sur le terrain les traces du passé dans les régions de la Grèce qu'il a visitées et décrites, Pausanias nous a laissé une œuvre qui reste pour le lecteur moderne assez énigmatique. On y a vu souvent une sorte de Baedeker¹. Mais l'ouvrage ne répond pas aux mêmes préoccupations que nos modernes guides touristiques². On y trouve nombre d'informations qui nous paraîtraient mieux à leur place dans un livre d'histoire ou dans un traité de mythologie. Quant aux amateurs de pittoresque, on les invitera plutôt à lire ce qui nous a été conservé des descriptions d'Hérakleidès³. La *Périégèse* de Pausanias se situe dans la ligne des mémoires consacrés par Polémon à divers sites ou monuments de la Grèce antique⁴. De ces savants travaux il ne nous est parvenu que des fragments⁵, tandis que l'œuvre de Pausanias forme un ensemble qui nous a été conservé⁶.

1. Le rapprochement a été fait fréquemment ; voir Chr. HABICHT, *Pausanias und seine « Beschreibung Griechenlands »*, 1985, p. 31 : « Die Absicht des Verfassers, einen Führer von der Art des Baedeker zu liefern, ist unverkennbar ». Sur ce rapprochement voir maintenant J. Pouilloux dans l'édition de Pausanias de la Coll. des Univ. de France, I (1992), introd. p. XIX. Sur l'œuvre de Pausanias, voir aussi, dans ce même ouvrage, l'introduction de Fr. Chamoux à son commentaire, p. 135-143.

2. Sur cette question voir mon article dans la revue *Kernos*, 4 (1991), p. 265, n. 1.

3. Voir l'édition de Fr. PFISTER, *Die Reisebilder des Herakleides*, 1951 (Sitzungsber. des Österr. Akad. der Wiss., philos.-histor. Kl., 117/2). Pour la comparaison entre les deux auteurs, Pausanias et celui qu'on appelait jadis le Pseudo-Dicéarque, voir J. G. FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, I (1913), introd. p. XLII ss. (trad. fr. de G. Roth, *Sur les traces de Pausanias*², 1927, p. 53-65).

4. Voir K. DEICHGRÄBER, *RE*, XXI, 2 (1952), *Polemon*, 1288 ss. et, pour d'autres représentants de ce genre de littérature, Chr. HABICHT, *op. cit.*, p. 15. L'œuvre de Polémon a été mise en rapport avec celle de Pausanias par J. G. FRAZER, *op. cit.*, p. LXXXIII ss. (trad. fr. p. 125-138).

5. Réunis jadis par L. PRELLER, *Polemonis Periegetae fragmenta*, 1838 (réimpression 1964).

6. Sur la tradition manuscrite, voir M. Casevitz dans l'édition de Pausanias, coll. des Univ. de France, I (1992), introd., p. XXXI-XLV et les observations de E. MEYER, *Pausanias Reisen in Griechenland*, I (1986), introd., p. 24.

L'absence d'un préambule, où l'auteur aurait pris la peine d'expliquer ses intentions, déroute le lecteur moderne. On comprendra aisément que Pausanias ne pouvait tout décrire. Certaines œuvres ont longuement retenu son attention⁷, mais, dans bien des cas, il s'est contenté d'indications plutôt sommaires, parfois suivies d'un long commentaire où la légende tient une place considérable⁸. Si l'on se préoccupe uniquement de confronter les renseignements que nous apporte Pausanias aux données de la fouille archéologique, on peut suivre l'exemple de Georges Daux⁹ en éliminant les *excursus* qui nous éloignent du sujet. Mais on ne pourrait appliquer ce principe d'une manière systématique et supprimer tous les *logoi*; en procédant de cette manière on donnerait une image inexacte et déformée de l'œuvre de notre auteur.

Pausanias a voulu satisfaire une curiosité légitime en recueillant des informations non seulement sur les monuments eux-mêmes, mais sur les traditions qui s'y rattachent et qui visent à en justifier l'existence. C'est une préoccupation à laquelle répondaient certaines œuvres de la période hellénistique, telles que les *Aitia* de Callimaque¹⁰. Mais on ne trouvera nulle part ailleurs l'équivalent de la documentation réunie par le Périégète et notre seul regret est que cette description ne soit pas étendue à d'autres régions du monde grec¹¹. Nous nous interrogeons, comme il se doit, sur l'origine et sur la valeur des témoignages que Pausanias a rassemblés. Il lui arrive de citer l'auteur auquel il a emprunté directement ou indirectement les renseignements qu'il nous a transmis. Dans d'autres cas, le renseignement a sans doute été recueilli sur place; il est le produit d'une érudition locale, dont il est souvent bien difficile de déterminer la valeur.

On ne peut lire l'œuvre de Pausanias sans se poser des questions sur la formation des légendes et sur leur localisation. En ces matières, il n'est pas

7. On peut citer comme exemples les descriptions du coffre de Kypsélos (V, 17, 5 — 19, 10), du trône d'Amyclées (III, 18, 9 — 19, 5), du Zeus d'Olympie (V, 11, 1-10) ou des peintures de la Lesché de Delphes (X, 25, 1 — 31, 12). Sur l'intérêt manifesté par Pausanias pour les œuvres anciennes et pour celles qui ont un caractère religieux, voir Chr. HABICHT, *op. cit.*, p. 35.

8. Pour m'en tenir à un exemple, la description du taureau des Corcyréens à Delphes (X, 9, 3) tient en deux lignes dans l'édition Rocha-Pareira, tandis que le commentaire occupe onze lignes. On trouvera un autre exemple ci-dessous (p. 86) avec le Dionysos de Tanagra.

9. Dans son livre *Pausanias à Delphes*. Le même principe avait conduit E. Meyer à publier en 1954 une traduction abrégée en un volume.

10. Fragments réunis dans l'édition de R. PFEIFFER, *Callimachus*, I (1949), p. 1 ss.

11. Sur les limites géographiques de l'œuvre de Pausanias, voir Chr. HABICHT, *op. cit.*, p. 16, et l'introduction de J. Pouilloux, p. xvii-xviii.

sans intérêt de chercher des éléments de comparaison dans un domaine plus proche de nous, celui de l'hagiographie, et l'on consultera volontiers sur ce sujet l'ouvrage que nous devons à un éminent spécialiste, le R.P. Hippolyte Delehay. Dans les *Légendes hagiographiques*, le savant bollandiste faisait observer que « le peuple éprouve le besoin d'expliquer l'origine ou la destination de tout ce qui frappe ses sens et de donner un nom à tout objet qui attire son attention »¹². Je ne sais si l'on peut tout expliquer en recourant à l'imagination populaire¹³ et je suis tenté de croire qu'une part importante revient à l'érudition. Par ailleurs, le R.P. Delehay a tracé un programme que l'on suivra volontiers quand il invite à examiner successivement les légendes liées à des particularités naturelles¹⁴, celles qui ont pour point de départ un monument figuré¹⁵ et, enfin, celles qui doivent leur origine à ce qu'on appelle communément « l'étymologie populaire »¹⁶. On pourrait, si l'on veut, simplifier quelque peu cette classification en regroupant tout ce qui a trait aux particularités du paysage, aux objets propres à frapper l'imagination, aux monuments dont on s'efforce d'expliquer l'origine ou dont on veut justifier l'une ou l'autre particularité. L'expression créée jadis par Clermont-Ganneau, la « mythologie oculaire ou optique »¹⁷, conviendrait, me semble-t-il, à cet ensemble. Quant aux légendes qui trouvent leur support dans des spéculations étymologiques, elles pourraient prendre place dans ce que j'appellerai la « mythologie onomastique », puisque c'est le nom qui est censé offrir l'explication souhaitée. J'ai tenté de mener une enquête dans ces deux directions ; je m'en tiendrai à quelques exemples et, comme on le verra, la plupart d'entre eux sont empruntés à la *Périégèse* de Pausanias.

12. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*⁴, 1955, p. 39.

13. L'imagination populaire a continué à jouer son rôle. Un journal belge (« Le Soir », du 10.9.92) rappelait récemment un miracle accompli à Verviers le 18 septembre 1692 par la Vierge Noire de l'église N.-D. des Récollets. Au moment d'un tremblement de terre, qui effraya la population mais épargna la ville, on constata un changement dans l'attitude de la Vierge ; alors que le bras de son enfant était tendu en avant, elle l'avait ramené vers elle.

14. Les empreintes de pieds, dont H. DELEHAYE, *op. cit.*, p. 41, cite l'exemple, n'étaient pas inconnues des Grecs ; voir mon article sur le « culte des reliques » dans *Bull. Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1989, p. 70.

15. H. DELEHAYE, *op. cit.*, p. 43, cite comme exemple les Dioscures du Monte Cavallo et l'interprétation que l'on en donnait ; sur les *Mirabilia Romae*, voir G. DAGRON, *Constantinople imaginaire*, 1984, p. 16.

16. H. DELEHAYE, *op. cit.*, p. 45. L'étymologie dite « populaire » est dans bien des cas une étymologie savante.

17. Ch. CLERMONT-GANNEAU, *L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs*, 1880, p. xvii ; cf. mon article dans *RA*, 1988, p. 243.

* * *

L'imagination populaire, dont le R.P. Delehayé avait indiqué le rôle et dont il avait souligné l'importance, est toujours prête à reconnaître dans un trait du paysage une figure humaine, à laquelle elle tentera de donner un nom. Nous en avons un exemple avec la Niobé du mont Sipyle. Pausanias qui était originaire de la région¹⁸, a cherché à retrouver la femme pétrifiée, évoquée par le poète (*Il.*, XXIV, 614-617). Il nous apporte un témoignage direct, car il est allé sur place (I, 21, 3). Vu de près, nous dit-il, ce n'était qu'un pan de rocher. Mais, si l'on se plaçait à la bonne distance, on pouvait reconnaître une femme en pleurs, accablée par la douleur¹⁹.

Il est naturel que dans un sanctuaire on cherche à retrouver le souvenir de quelque personnage légendaire ; il suffit d'une pierre ou d'un rocher pour que soit localisée la présence de ce personnage. Delphes avait son « rocher de la Sibylle » (Paus., X, 12, 1)²⁰ et l'on pouvait y voir également le « rocher de Létô », avec, à proximité, le platane planté par Agamemnon²¹. Parmi d'autres exemples qui mériteraient de retenir l'attention²², je me bornerai à signaler que, si l'on en croit Pausanias (X, 4, 4), on pouvait voir à Panopeus en Phocide des restes de l'argile qui avait servi à Prométhée à modeler le genre humain²³.

Trait caractéristique de ce type de légende : liée aux origines, elle nous reporte aux temps les plus anciens. A Delphes, une tradition mettait la

18. Voir Chr. HABICHT, *op. cit.*, p. 25-28 et les remarques de J. Pouilloux dans son introduction, p. XII-XIV. Allusions à la Niobé du mont Sipyle : Paus., VIII, 2, 5 et 7. Pour d'autres témoignages, voir le commentaire de Fr. Chamoux, p. 195 (note à 21, 3).

19. Autre exemple avec les rochers ressemblant à des chèvres que l'on voyait à Marathon, dans une grotte de Pan, d'où le nom de Πανός αἰπόλιον (troupeau de chèvres de Pan) : Paus., I, 32, 7. Sur les croyances qui s'attachent à certaines pétrifications, voir l'article de S. Reinach, reproduit dans *Cultes, mythes et religions*, III (1913), p. 421 ss.

20. Voir aussi Plutarque, *De Pythiae orac.*, 9 (*Mor.*, 398 C) et le commentaire de St. SCHRÖDER, *Plutarchs Schrift de Pythiae oraculis*, 1990 (Beiträge zur Altertumskunde, 8), p. 198. Sur l'identification du « rocher de la Sibylle », voir J.-Fr. BOMMELAER, *Guide de Delphes. Le site*, 1991, n° 326. On en rapprochera la pierre qui servait de siège à Mantô, fille de Tirésias, à l'entrée du temple d'Apollon Isménios à Thèbes : Paus., IX, 10, 3.

21. Cléarque de Soles, fr. 64 Wehrli (Athén., XV, 701 C-D). Voir G. ROUX, *Delphes, son oracle et ses dieux*, 1976, p. 47 ; J.-Fr. BOMMELAER, *op. cit.*, n° 327. Sur Cléarque de Soles, voir L. ROBERT, *De Delphes à l'Oxus, CRAI*, 1968, p. 443-457 (*OMS*, V, p. 537-551).

22. Voir M. W. DE VISSER, *Die nicht menschengestaltigen Götter der Griechen*, 1903, p. 97 ss.

23. Voir mon article dans *Bull. Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1989, p. 72.

découverte de l'oracle en rapport avec une faille (χάσμα) qui s'ouvrait dans le sol et près de laquelle venait paître un troupeau de chèvres²⁴. L'auteur qui nous a conservé cette tradition précise qu'en ce temps-là, « le site de Delphes n'était pas encore habité » (μήπω κατοικεῖσθαι τοὺς Δελφούς). A Athènes, nous remontons jusqu'au déluge : non loin de l'Olympieion s'ouvrait dans le sol une fissure large d'une coudée, par où se serait échappée l'eau qui s'était accumulée lors du déluge de Deucalion, ce même Deucalion auquel on attribuait la fondation du premier temple de Zeus Olympien (Paus., I, 18, 7-8)²⁵.

Le platane d'Agamemnon, dont il a été question précédemment, nous rappelle la place accordée aux arbres dans ce paysage mythologique²⁶. Certains d'entre eux avaient conservé la trace du traitement qu'ils avaient eu à subir en des temps très anciens²⁷. A Trézène, où Phèdre avait rencontré pour la première fois Hippolyte, Pausanias (I, 22, 2; II, 32, 3) signale l'existence d'un myrte dont les feuilles étaient percées de trous, singularité qui n'était pas l'œuvre de la nature. On disait, en effet, que Phèdre, déchirée par les sentiments qu'elle éprouvait, avait percé les feuilles du myrte avec l'épingle qu'elle portait dans sa chevelure²⁸.

Des dimensions exceptionnelles ne peuvent manquer de retenir l'attention et l'on cherche l'explication dans la légende. Le principe est le même qu'il s'agisse d'une particularité de la nature ou d'un produit de l'industrie humaine. Un tertre devient le tombeau d'un géant²⁹. La tombe à coupole

24. Voir le texte de Diodore, XVI, 26, cité et traduit par P. AMANDRY, *La mantique apollinienne à Delphes*, 1950, p. 50 ss., app. XXVIII; G. ROUX, *op. cit.*, p. 65 ss.; sur la notion de χάσμα, voir P. AMANDRY, *op. cit.*, p. 225 ss. Le temple d'Héra (Atargatis) à Hiéropolis de Syrie passait aussi pour avoir été construit au-dessus d'une faille (χάσμα); Lucien, *De dea Syria*, 13.

25. Voir P. AMANDRY, *op. cit.* p. 227 avec le rappel (n. 2) de la même tradition à Hiéropolis. Voir le commentaire de J. G. FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, II (1898), p. 182-183. Sur l'emplacement, voir W. JUDEICH, *Topographie von Athen*², 1951, p. 385-386; J. TRAVLOS, *Pictorial Dictionary of Ancient Athens*, 1971, p. 402.

26. Autre exemple avec le platane de Kaphyai, appelé Ménélaïs, qui marquait l'endroit où Ménélas avait rassemblé ses troupes : Paus., VIII, 23, 4. Théophraste, *HP.*, IV, 13, 2, attribue à Agamemnon le platane de Delphes et celui de Kaphyai; de même Plin, *NH*, XVI, 238. Voir J. MURR, *Die Pflanzenwelt in der griech. Mythologie*, 1890, p. 13.

27. Sur le mont Koryphaios, un olivier appelé Στραπή avait conservé la forme que lui avait imprimée la main d'Héraclès : Paus., II, 28, 2; sur l'olivier auquel se seraient accrochées les rênes du char d'Hippolyte, voir Paus., II, 32, 10. Sur ces deux exemples, voir J. MURR, *op. cit.*, p. 47.

28. Voir J. MURR, *op. cit.*, p. 89.

29. Voir à Panopeus le tombeau de Tityos : Paus., X, 4, 5 (qui cite *Od.*, XI, 577). A propos de ce tombeau, Pausanias, X, 4, 6, rapporte le témoignage d'un certain Cléon de Magnésie du

d'Orchomène, mise en rapport avec un roi mythique, nous est présentée par Pausanias (IX, 36, 4-5 ; 38, 2) comme le « trésor de Minyas »³⁰. C'est aux Cyclopes que l'on attribue les murailles de Mycènes et de Tirynthe (Paus., II, 16, 5 ; 25, 8)³¹ et, dans certaines régions de la Grèce, on fait d'Héraclès un ingénieur, pratiquant la politique des grands travaux³².

Tout objet de dimensions anormales suscite la curiosité et excite l'imagination. On conservait dans certains temples des ossements de taille démesurée, attribués bien entendu à des personnages légendaires. Pausanias (VIII, 32, 5) déclare en avoir vu à Mégalèpolis, dans le sanctuaire d'Asclépios Enfant (Παῖς); il s'agissait des os d'un des Géants qu'Hopladamos avait rassemblés pour se porter au secours de Rhéa³³. A Sparte, « l'œuf de Lédà » était célèbre (Paus., III, 16, 1). C'était sans doute un œuf d'autruche que l'on avait suspendu au plafond du temple des Leucippides³⁴. Le Périégète adopte à ce sujet une attitude prudente : il se contente de mentionner la tradition (φασιν), qu'il avait pu recueillir sur place.

Parmi les œuvres dues à la main de l'homme, la statue joue un rôle particulier³⁵. Il ne sera pas inutile d'insister quelque peu sur le sujet en interrogeant tout d'abord Hérodote. On sait que l'historien, au cours de son séjour en Égypte, a dû s'en remettre aux informations qu'il pouvait obtenir des interprètes³⁶ ou de certains représentants du clergé³⁷. Il est intéressant

Sipyle, qui aurait vu à Gadeira un être de dimensions monstrueuses ; sur ce témoignage, voir F. JACOBY, *RE*, XI (1922), *Kleon*, 718 ; Chr. HABICHT, (cité ci-dessus, n. 1), p. 146, n. 17.

30. Fr. PFISTER, *Reliquienkult*, p. 349 ; D. HENNIG, *RE*, suppl. XIV (1974), *Orchomenos*, 295. Voir O. PELON, *Tholoi, tumuli et cercles funéraires*, 1976, p. 233, n° 33 (pl. CX-CXV) qui écrit (n. 3) : « La tholos était encore intacte au moment de la visite de Pausanias qui a noté son caractère grandiose et le sentiment d'admiration qu'elle lui a inspiré ».

31. Tradition déjà connue de Pindare et d'Euripide ; sur ces constructeurs mythiques, voir ROSCHER, *ML*, II, 1 (1890-1894), *Kyklopen*, 1687-1689.

32. Voir mon article dans *Bull. Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1974, p. 40. Sur l'intervention d'Héraclès à Phénée en Arcadie, voir Paus., VIII, 14, 2. Pour une explication rationnelle des exploits d'Héraclès localisés dans la région, voir J. KNAUSS, *Athen. Mitt.*, 105 (1990), p. 11-16. Mais je renverrai plutôt le lecteur à l'article de M. JOST, *Héraklès en Arcadie*, dans les « Actes de la Table Ronde de Rome », 1989, parus sous le titre *Héraclès*, 1992, p. 247-249.

33. Voir Fr. PFISTER, *op. cit.*, p. 427 ; M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, 1985, p. 233. Sur la légende d'Hopladamos, voir Fr. VIAN, *La guerre des Géants*, 1952, p. 239-240 (sur la forme du nom, p. 239, n. 1) ; M. JOST, *op. cit.*, p. 278.

34. Voir mon article (cité ci-dessus n. 14), p. 72-73.

35. Pour le rôle des statues, il n'est pas sans intérêt de se reporter à G. DAGRON, *Constantinople imaginaire*, 1984, p. 127 ss.

36. Sur les ἐρμηνέες (Hérodote, II, 125, 154), voir W. SPIEGELBERG, *Die Glaubwürdigkeit Herodots Bericht über Ägypten im Lichte der ägyptischen Denkmäler*, 1926 (*Orient und Antike*, 3), p. 16-17.

37. Sur ces personnages qui occupaient vraisemblablement des charges modestes, voir

d'observer sa réaction à propos des statues de bois qui, selon les prêtres de Saïs, représentaient les concubines de Mykérinos (II, 131)³⁸. Suspectes d'avoir favorisé l'amour incestueux conçu par le pharaon à l'égard de sa propre fille³⁹, on leur avait coupé les bras⁴⁰ et leurs statues avaient été traitées de la même manière. Hérodote n'a vu dans cette histoire qu'un insipide bavardage; comme on pouvait le constater, les bras des statues s'étaient tout simplement détachés du corps en raison de la vétusté (ὕπὸ χρόνου)⁴¹. Nous avons là un bel exemple d'une légende créée sur place, pour tenter de justifier un trait particulier de l'image.

Mais voici un autre exemple non moins instructif, que nous devons aussi à Hérodote (V, 82 ss.). A la suite de divers événements, les statues de deux déesses, Damia et Auxésia, installées chez les Éginètes, furent revendiquées par les Athéniens. Devant le refus que leur opposèrent les Éginètes, les Athéniens décidèrent de s'emparer des statues par la force. Débarqués à Égine, ils passèrent des cordes autour des statues pour les arracher de leurs bases, mais, quand ils tirèrent sur les cordes, les images des deux déesses tombèrent à genoux et, depuis lors, elles sont restées dans cette position⁴². Telle était du moins la version des Éginètes, qu'Hérodote refuse de prendre au sérieux (V, 86). L'invraisemblance de l'histoire n'en diminue pas l'intérêt. On a crié au miracle pour expliquer une attitude qui trouvait sans doute sa justification dans la fonction assignée à ces divinités⁴³. Pausanias (II, 30, 4) a vu les statues à Égine et il a sacrifié aux déesses selon

W. SPIEGELBERG, *op. cit.*, p. 17-18 et les observations de Ph.-E. Legrand dans son édition d'Hérodote, t. II, p. 30 et 43.

38. Il ne s'agit pas de « statues colossales » (Legrand); sur le sens du mot *κολοσσός*, voir E. BENVENISTE, *Revue de philologie*, 1932, p. 120-121; G. ROUX, *REA*, 62 (1960), p. 19-21.

39. Tout en admettant qu'il pourrait y avoir quelque fondement historique, on en a rapproché l'histoire d'un conte de Grimm : M. PIEPER, *RE*, XVI (1935), *Mykerinos*, 1028-1029.

40. *Χεῖρες* peut s'entendre des bras ou des mains; pour G. ROUX, *op. cit.*, p. 20, il s'agirait des bras.

41. Sans doute s'agissait-il de statues dotées de bras articulés; voir le commentaire de A. WIEDEMANN, *Herodots zweites Buch mit sachlichen Erläuterungen*, 1890, p. 481.

42. De la même manière, selon le récit de Ménodote, 541 F 1 Jacoby (Athén., XV, 672 B), l'idole d'Héra se serait opposée à son enlèvement par des pirates. Voir M. P. NILSSON, *Geschichte der griech. Religion*, I² (1955), p. 82.

43. Voir déjà à ce sujet F. G. WELCKER, *Kleine Schriften*, III (1850), p. 186. Sur la légende d'Augé, telle qu'elle est rapportée par Pausanias, VIII, 48, 7 (avec la correction de Valckenaer) et ses rapports avec les statues de Damia et d'Auxésia, voir M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, p. 377. Pour la position agenouillée, on a invoqué le groupe de Magoula : Fr. MARX, *Athen. Mitt.*, 10 (1885), p. 177 ss., pl. VI; TOD-WACE, *A Catalogue of the Sparta Museum*, 1906, n° 364; F. CHAPOUTHIER, *Les Dioscures au service d'une déesse*, 1935, p. 226.

les rites prescrits à Éleusis ; pour le reste, il se contente de renvoyer le lecteur au témoignage d'Hérodote.

Bon nombre de légendes relatives à des statues ont été recueillies par le Périégète. J'en citerai quelques-unes qui concernent l'origine de l'image, mais qui peuvent aussi se rapporter à un trait particulier qui la caractérise ou encore à une singularité de son comportement. Dans certains cas, on est tenté de croire que la légende repose sur une fausse interprétation. Madeleine Jost s'est demandé si la statue d'Athéna blessée à la cuisse que l'on pouvait voir à Teuthis en Arcadie (Paus., VIII, 28,4-6) n'était pas en réalité une Amazone blessée, dont le modèle serait à chercher parmi les statues d'Amazones que nous devons à d'illustres sculpteurs du v^e siècle avant J.-C.⁴⁴.

Une statue de divinité est souvent dotée d'une origine miraculeuse. Il arrive aussi que la statue se comporte comme si elle était la divinité elle-même. Dans son *Iphigénie en Tauride*, Euripide a su tirer parti de ces traditions⁴⁵. Pausanias n'a pas omis de noter l'origine attribuée à l'idole d'Athéna conservée dans l'Érechtheion : elle passait pour être tombée du ciel (I, 26, 6). Le transfert d'une statue est une forme de légende qui permet d'établir des liens entre deux sanctuaires. Ici encore, Pausanias nous apporte son témoignage. Dans le long *excursus* qu'il a consacré à l'Ionie, il nous apprend que les Argonautes, qui passaient pour avoir fondé le sanctuaire d'Héra à Samos, avaient apporté d'Argos l'idole de la déesse (VII, 4, 4)⁴⁶.

Une statue peut être présentée comme une offrande destinée à commémorer un événement qui se serait produit à l'endroit même où l'offrande avait été érigée. Ce serait le cas de la statue de la Pudeur (τὸ ἄγαλμα τῆς Αἰδοῦς) que Pausanias signale à trente stades de Sparte, sur la route de l'Arcadie (III, 20, 10-11). Obligée de choisir entre son père et son époux, Pénélope se serait voilée (ἐγκαλυψαμένης). Ce geste fut interprété par Icaros,

44. M. JOST, *op. cit.*, p. 386.

45. L'idole d'Artémis Taurique a une origine céleste (v. 87, 986, 1384), elle ferme les yeux et elle se retourne sur son socle (v. 1165 ss.). Pausanias signale un prodige du même genre dans son récit des guerres de Messénie (IV, 13, 1) : la statue en bronze d'Artémis laisse tomber son bouclier. Pour la statue qui se retourne sur son socle, voir Tacite, *Histoire*, I, 86, 1 et les exemples empruntés à Dion Cassius que cite Ch. CLERC, *Les théories relatives au culte des images chez les auteurs grecs du II^e siècle ap. J.-C.* [1915], p. 47.

46. On attribuait de même à Jason la fondation du sanctuaire d'Héra Argonia à l'embouchure du Silaris : Strabon, VI, 252 (sur les corrections proposées Ἀργεία ou Ἀργῶα, voir la note de Fr. Lasserre dans son édition, t. III, p. 124).

le père de Pénélope : il comprit qu'elle voulait le quitter et il consacra à cet endroit une statue de la Pudeur. Cette légende étiologique tend à expliquer une particularité de l'image : le geste de la femme qui se voile pour dissimuler ses sentiments, geste dont on peut trouver l'équivalent sur des médaillons romains représentant la déesse Pudicitia⁴⁷ (fig. 1). Pausanias ne nous donne pas d'autres détails et le rapprochement que l'on a établi entre cette image de la Pudeur et la Pénélope pensive que nous connaissons par de nombreuses œuvres d'art reste évidemment problématique⁴⁸. On notera à ce sujet que le culte d'Aidôs, connu à Athènes (Paus., I, 17, 1), est également attesté chez les Lacédémoniens⁴⁹.

Les statues d'athlètes peuvent aussi donner naissance à de singulières légendes et, grâce à Pausanias (VI, 11, 6-9), nous connaissons les aventures attribuées à la statue de Théogènes de Thasos. J'en ai traité ailleurs⁵⁰ et je ne reprendrai pas le récit de ces aventures sinon pour signaler que l'on y décèle l'assemblage de deux thèmes folkloriques, celui de la statue qui se venge, légende dont les prolongements sont suffisamment connus⁵¹, et celui de la statue repêchée miraculeusement⁵². Si l'on tient compte d'une paternité qui faisait de Théogènes le fils d'Héraclès, d'une précocité qui se révéla dès l'âge de neuf ans (VI, 11, 2), de l'avertissement lancé par la divinité qui avait

47. Voir W. FROEHNER, *Les médaillons romains*, 1878, p. 222 (Salonine), p. 250-251 (Magnia Urbica). Voir aussi W. KÖHLER, *Enciclopedia dell'arte antica*, VI (1965), *Pudicitia*, fig. 625. Je remercie Monsieur Michel Amandry, Conservateur en chef du Cabinet des Médailles; je dois à son obligeance les moulages du médaillon de Magnia Urbica ainsi que la photocopie d'un article de B. ЛИЧОСКА, *L'autel de Pudicitia sur les monnaies de Plotine*, paru dans les *Actes du 9^e Congrès international de numismatique*, Berne, 1982. Pour le geste de la pudeur, voir aussi *Anthol. Pal.*, II, 199-200 (Christodoros).

48. Il n'y a pas lieu de mettre en doute l'identification de la divinité et de suivre le raisonnement de F. ECKSTEIN, *Jahrbuch*, 74 (1959), p. 137-157, repris dans *LIMC*, I (1981), *Aidos*, 352-353.

49. Xénophon, *Banquet*, VIII, 35.

50. Voir mon article dans *Mélanges Pierre Lévêque*, I (1988), p. 187-188. Je remercie Jean Bousquet qui a bien voulu attirer mon attention sur l'épigramme delphique en l'honneur de Théogènes : J. EBERT, *Griech. Epigramme auf Sieger an gymnischen und hippischen Agonen*, *Abh. d. sächs. Akad. d. Wiss. zu Leipzig, philol.-hist., Kl.*, 63, 2 (1972), p. 118, n° 37; voir aussi G. DAUX, dans *BCH*, 98 (1974), p. 558.

51. Sur la légende de la statue du Commandeur et ses antécédents, voir GENDARME DE BÉVOTTE, *La légende de Don Juan*, 1906. On connaît par Aristote, *Poét.*, 1452 a; *de mirab. auscult.*, 156, l'histoire de la statue de Mitys (Bitys); cf. Plutarque, *De sera numinis vind.*, 8 (*Mor.*, 553 D). Pour d'autres exemples, voir Ch. CLERC, *op. cit.* (ci-dessus, n. 45), p. 44.

52. Sur l'Hermès d'Ainos (Callimaque, fr. 197 Pfeiffer, dans les *Iambes* et non dans les *Aitia*, comme je l'avais écrit par erreur dans *Mélanges Pierre Lévêque*, I, p. 188), voir M. P. NILSSON, *Geschichte der griech. Religion*, I², p. 81; L. LACROIX, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 47.



Illustration non autorisée à la diffusion

FIG. 1. — Médaillon de Magnia Urbica (Paris, BN 595). — Dessin d'après FROEHNER, *Les médaillons romains*, p. 250.

frappé de stérilité le territoire des Thasiens et de l'intervention de l'oracle de Delphes (VI, 11, 7), enfin des vertus guérisseuses attribuées à l'image de Théogénès chez les Grecs et chez les barbares (VI, 11, 9)⁵³, nous avons là l'équivalent d'une légende hagiographique. Ces traditions étaient chères aux Thasiens, qui devaient les entretenir soigneusement⁵⁴. Sans doute les connaissait-on aussi à Olympie. Après nous avoir conté tant de fables, Pausanias en revient à la réalité avec la statue de Théogénès érigée dans l'Altis et qui était l'œuvre de Glaukias d'Égine (VI, 11, 9)⁵⁵.

C'est à Delphes que l'on recueille le plus grand nombre de légendes destinées à justifier l'existence d'un monument et à en expliquer l'une ou l'autre particularité⁵⁶. Je n'en retiendrai qu'un exemple parce que, dans ce cas tout au moins, nous connaissons l'origine de la tradition transmise par le Périégète. Pour commémorer la victoire de l'Eurymédon, remportée sur les Perses en 465, les Athéniens avaient érigé une offrande composée d'un palmier de bronze surmonté d'une statue d'Athéna⁵⁷. Bien des siècles s'étaient écoulés quand Pausanias visita le sanctuaire et cette magnifique offrande avait subi quelques dégâts⁵⁸. Pausanias (X, 15, 5) pense qu'ils étaient dus à des malandrins, attirés sans doute par l'or qui revêtait certaines parties du monument, et l'on suivrait volontiers son avis. Mais le Périégète n'a pu s'empêcher de nous signaler la version de l'atthidographe Cleitodémos⁵⁹ : une nuée de corbeaux se serait abattue sur la statue et sur le palmier que les oiseaux auraient endommagés à coups de becs, funeste présage dont les Athéniens auraient dû tenir compte lorsqu'ils entreprirent la désastreuse expédition de Sicile. Si l'on s'en tient aux renseignements de Pausanias, ces informations proviendraient de l'officine d'un érudit⁶⁰. Nous en revenons ainsi au rôle joué par l'érudition dans la formation de certains thèmes légendaires ou du moins dans leur diffusion⁶¹.

53. Vertus attribuées aussi à la statue de l'athlète Polydamas selon le texte de Lucien, *Assemblée des dieux*, 12, cité par J. POUILLOUX, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, I (1954), (Études thasiennes, III), p. 69, n. 4.

54. Voir les remarques de J. POUILLOUX, *op. cit.*, p. 70.

55. Sur Glaukias d'Égine, voir C. ROBERT, *RE*, VII (1912), *Glaukias* 11.

56. Voir mon article dans *BCH*, 1992, p. 157 ss.

57. Sur cette offrande, dont l'emplacement a pu être déterminé, voir J.-Fr. BOMMELAER, *Guide de Delphes. Le site*, n° 420, p. 186 et mon article (cité n. 56) p. 168-170.

58. On pense aux réflexions d'Hérodote sur les statues de Saïs (voir ci-dessus p. 81).

59. Appelé aussi Cleidémos : 323 F 10 Jacoby.

60. Pour une version de la légende selon laquelle il s'agirait d'une invention des Delphiens, à l'instigation des Syracusains, voir Plutarque, *Vie de Nicias*, 13, 6.

61. Voir ci-dessus p. 77.

Les légendes étiologiques contées par Pausanias à propos du Triton de Tanagra rentrent aussi dans le cadre de la mythologie oculaire ou optique et elles méritent, me semble-t-il, de retenir l'attention. Nous savons par le Périégète (IX, 20, 4) que le temple de Dionysos à Tanagra contenait une statue du dieu en marbre de Paros, œuvre d'un sculpteur célèbre du v^e siècle, Calamis. Sur la statue elle-même le Périégète ne nous en apprend pas davantage. Il a manifesté une plus grande curiosité, mêlée d'étonnement, pour un Triton (θαῦμα δὲ παρέχεται μείζον ἔτι ὁ Τρίτων), auquel il a consacré un long commentaire. Il avait recueilli à ce sujet deux traditions. Selon la première, qui lui a paru la plus vénérable (σεμνότερος), les femmes de Tanagra se baignaient dans la mer pour se purifier avant d'accomplir des actes rituels (ἔργια)⁶² en l'honneur de Dionysos lorsqu'elles furent assaillies par un Triton. Elles invoquèrent le dieu, qui entendit leur appel et livra au Triton un combat dont il sortit vainqueur. Si la seconde tradition manquait quelque peu de dignité par rapport à la première — sans doute parce que le dieu n'y intervenait pas directement — elle était cependant, de l'avis de Pausanias, plus vraisemblable. Chaque fois que l'on menait des troupeaux au bord de la mer, le Triton s'en emparait ; il s'en prenait même à de légères embarcations jusqu'au jour où les habitants de Tanagra eurent l'idée de lui apporter un cratère de vin. Attiré par l'arôme, le Triton accourut ; le vin qu'il avait bu le plongea dans l'ivresse et il s'écroura sur le rivage. Un homme de Tanagra lui trancha le cou avec une hache, ce qui explique qu'il n'avait pas de tête. Sa capture était due à l'ivresse et l'on reconnaissait l'œuvre de Dionysos.

Les monnaies de Tanagra nous apportent aussi leur témoignage⁶³ (fig. 2). Des bronzes d'époque impériale (Antonin, Marc Aurèle, Commode) montrent au revers une image de Dionysos placée sous une sorte de baldaquin. Il s'agit certainement de la statue que Pausanias a vue dans le temple du dieu et qu'il attribue à Calamis. En dessous de la statue, on reconnaît l'image d'un Triton nageant vers la gauche, la tête tournée en arrière. Il serait difficile de ne pas voir dans ce type monétaire, qui associe le Triton à Dionysos, le souvenir de la pieuse légende contée par Pausanias, celle qui faisait de Dionysos le vainqueur du Triton et le sauveur de la cité.

62. Sur le sens du mot ἔργια, voir A. MOTTE et V. PIRENNE-DELFORGE, dans *Kernos*, 5 (1992), p. 119 ss.

63. Voir mon livre *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, p. 246-248, pl. XX, 5 ; C. GASPARI, dans *LIMC*, III (1986), *Dionysos*, p. 430, n° 81 (pl. 302).

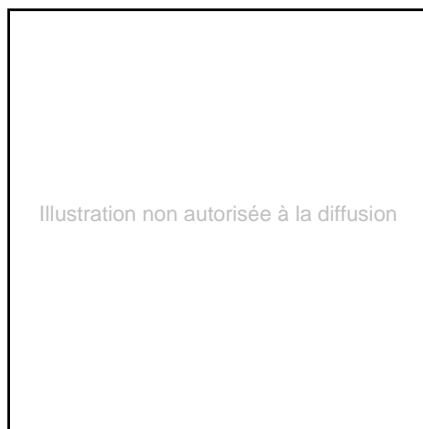


FIG. 2. — Monnaie de Tanagra (AE, Antonin, Brit. Mus. ; d'après *Numism. Commentary on Pausanias*, pl. X, VII).

C'est la première version, celle que le Périégète jugeait la plus vénérable, que les graveurs ont voulu évoquer.

Tel qu'il nous apparaît sur les monnaies, le Triton de Tanagra n'est pas décapité. On ne peut cependant rejeter le témoignage de Pausanias et cette partie du monstre devait avoir subi quelques dégâts, comme l'expliquait un certain Démocratos, auteur d'*Haliutika*⁶⁴. Le mot révélateur utilisé par Démocratos à propos du Triton de Tanagra est le terme *τάριχος*, qui désigne généralement les salaisons. Le Triton de Tanagra était donc un animal aux formes étranges, que l'on avait voulu conserver et que l'on avait déposé comme offrande dans le sanctuaire de Dionysos. Démocratos précise qu'il était semblable à l'image que nous donnent des Tritons les sculpteurs et les peintres, mais la tête, qui avait souffert des injures du temps, n'était plus reconnaissable ; il ajoute qu'au toucher il s'en détachait de dures écailles.

On pense, à propos de ce fameux Triton, aux statues de bois de Saïs, dont les bras s'étaient détachés, ou à l'offrande de l'Eurymédon, dont certaines parties avaient été endommagées. En fait, le Triton de Tanagra aurait eu sa place tout indiquée dans une galerie d'histoire naturelle, à côté des ossements gigantesques que Pausanias avait vus dans le temple d'Asclépios à Mégalépolis ou de l'œuf de Lédas suspendu au plafond du temple des Leucippides⁶⁵. Les temples grecs possédaient des offrandes de ce

64. Élien, *NA*, XIII, 21. Sur Démocratos, voir M. WELLMANN, *Leonidas von Byzanz und Democratos*, *Hermes*, 30 (1895), p. 175-176.

65. Voir ci-dessus p. 80.

genre, qui passaient pour les restes d'animaux légendaires⁶⁶, tels que le sanglier de Calydon, dont on montrait la peau et les défenses à Tégée dans le temple d'Athéna (Paus., VIII, 46, ; 47, 2)⁶⁷ ou le sanglier d'Érymanthe, dont les défenses étaient conservées à Cumès dans le temple d'Apollon (Paus., VIII, 24, 5). Pausanias déclare avoir vu à Rome un Triton semblable à celui de Tanagra, mais de taille, à vrai dire, inférieure (IX, 21, 1). Nous savons par d'autres témoignages que, lors de son édilité, M. Scaurus avait rapporté de Ioppé (Jaffa) en Judée le squelette d'un animal aux dimensions gigantesques : c'étaient les restes de l'épouvantable monstre auquel on avait livré la malheureuse Andromède⁶⁸.

*
* *

La mythologie onomastique se prête aussi à des observations sur la formation et la localisation des thèmes légendaires. On sait le rôle joué dans les oracles par une ressemblance entre deux toponymes⁶⁹, mais l'homonymie intervient en d'autres circonstances. Zeus passe généralement pour être né en Crète, ce qui n'a pas empêché les Arcadiens, selon une tradition recueillie par Pausanias (VIII, 38, 2), de situer sa naissance dans la région du mont Lycée, où un endroit nommé Krétéa apportait l'argument souhaité⁷⁰.

On peut faire appel à des ressemblances du même genre pour créer des liens de parenté entre deux villes. Les habitants de Ténéa, une ville proche de Corinthe⁷¹, se disaient d'ascendance troyenne. Leurs ancêtres, faits prisonniers par les Grecs, avaient quitté Ténédos pour venir s'installer à

66. Les exemples ont été réunis par PFISTER, *Reliquienkult*, p. 324-325.

67. Voir aussi Callimaque, *Hymne à Artémis*, 219-220 ; sur le sort réservé à ces « reliques », voir mon article (cité ci-dessus n. 14), p. 74, n. 79.

68. Plin., *NH*, IX, 11 et le texte cité par E. de Saint-Denis dans son édition de la Coll. des Univ. de France, p. 103 ; cf. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*⁴, p. 155. Dans sa description de Rhodes, le colonel Rottiers signale les ossements d'un énorme requin suspendus à une des portes de la ville : *Description des monuments de Rhodes*, 1830, p. 235.

69. Cambyse meurt à Ecbatane (Ἀγβάταννα) en Syrie alors que, d'après un oracle, il comptait finir ses jours à Ecbatane en Médie : Hérodote, III, 64. Parmi d'autres exemples, voir ceux d'Épaminondas, d'Annibal et des Athéniens cités par Pausanias, VIII, 11, 10-12 ; voir aussi dans l'édition Flacelière-Chambry de la *Vie de Flaminius* la note à la p. 198.

70. Voir M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, p. 179-180. La tradition qui localise la naissance de Zeus en Parrhasie était déjà connue de Callimaque, *Hymne à Zeus*, 10. Sur le rôle de l'homonymie dans les légendes hagiographiques, voir H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*⁴, p. 19-20.

71. Sur Ténéa, voir H. N. FOWLER dans FOWLER-STILWELL, *Corinth*, I (1932), p. 96.

Ténéa, sur un site concédé par Agamemnon (Paus., II, 5, 4). Le Périégète ajoute qu'à Ténéa comme à Ténédos, Apollon était honoré comme la principale divinité. La parenté entre Ténéates et Ténédiens était déjà connue d'Aristote⁷², qui la faisait remonter à Tennès, l'éponyme bien connu de Ténédos⁷³; nous ignorons s'il invoquait l'ascendance troyenne, mais la communauté de culte lui paraissait un argument de poids.

Ainsi une modeste ville de la Corinthie se trouvait mise en rapport avec Ténédos, que la tradition homérique avait rendue célèbre, et l'on avait élaboré une théorie qui faisait des Ténéates des descendants de Troyens émigrés. Cette parenté fictive devait avoir pour principal support un rapprochement paronomastique⁷⁴. Peut-être a-t-elle servi l'intérêt des Ténéates, dont la ville fut épargnée par les Romains, alors que sa voisine, Corinthe, était systématiquement détruite⁷⁵.

Le cas de Trapézonte, nous conduit de nouveau en Arcadie. Si l'on en croit Pausanias (VIII, 27, 5-6), lors de la fondation de Mégalèpolis, les habitants de certaines villes de la région du Lycée refusèrent d'aller s'installer dans la nouvelle cité. A Trapézonte, une partie de la population, qui avait pu échapper à la fureur meurtrière des Arcadiens, s'embarqua et alla chercher refuge auprès des habitants d'une autre Trapézonte, la grande ville du Pont-Euxin. Dans ces émigrés venus d'Arcadie, les habitants de la Trapézonte pontique virent des citoyens d'une ville-mère, portant le même nom (*μητροπολίτας τ' ὄντας καὶ ὁμωνύμους*), et ils n'hésitèrent pas à les adopter. L'histoire a paru suspecte⁷⁶. Nous savons en effet que la colonie du Pont-Euxin avait été fondée par Sinope dans la seconde moitié du VII^e siècle⁷⁷. Toutefois il ne me paraît pas impossible qu'un érudit ait tiré parti d'une homonymie qui permettait d'attribuer aux habitants de la colonie du Pont-Euxin de prestigieuses origines légendaires. Il existe en Italie des colonies grecques qui faisaient remonter leurs origines au temps de la guerre de Troie⁷⁸. Nous pouvons également invoquer l'exemple des habitants de

72. Fr. 594 Rose (Strabon, VIII, 380) provenant sans doute de la *Τενεδίων πολιτεία*.

73. Voir A. LESKY, *RE*, VA (1934), *Tennes*.

74. Voir E. MEYER, *RE* VA (1934), *Tenea*, 492 : « Die Namensähnlichkeit mit Tenedos verführte dazu, die beiden Orte als "verwandt" zu betrachten ».

75. Strabon, VIII, 380; voir à ce sujet E. CURTIUS, *Peloponnesos*, II (1852), p. 550.

76. W. RUGE, *RE*, VIA (1937), *Trapezus*, 2216 : « Die Nachricht ist höchst verdächtig ». Selon HILLER VON GAERTRINGEN, *RE*, XV (1932), *Megala polis*, 132, il pourrait s'agir d'une fiction datant de l'époque d'Hadrien.

77. Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 22; sur la date, voir W. RUGE, *op. cit.*, 2215.

78. Voir la légende des origines troyennes de Siris : L. LACROIX, *Monnaies et colonisation*

Bithynion, patrie d'Antinoüs, qui revendiquaient des origines arcadiennes, plus exactement mantinéennes (Paus., VIII, 9, 7). L'existence sur le territoire de Bithynion d'une localité appelée Mantineion était un argument que l'on ne pouvait réfuter⁷⁹.

Qu'il s'agisse de localités, de fleuves, de fontaines, de montagnes ou de caps, il arrive fréquemment que le nom se prête à une interprétation étymologique qui sert à l'élaboration et à la localisation d'une légende⁸⁰. Je m'en tiendrai à quelques exemples empruntés à notre auteur. On ne pouvait manquer de mettre Alésiai, nom d'une localité de Laconie, proche de Thérapné, en rapport avec le verbe ἀλέω, « moudre » ; en l'associant au nom de Mylès, fils de Lélex, on était amené à situer à cet endroit l'invention de la meule (μύλη) (III, 20, 2)⁸¹. Le Périégète, qui mentionne dans sa description de la Messénie (IV, 33, 7) les ruines de Dôrion, rappelle à ce propos la tradition homérique relative au poète Thamyris (*Il.*, II, 594 ss.). Nous apprenons dans un autre passage (IV, 33, 3) qu'un cours d'eau appelé Balyra devait son nom à ce même Thamyris qui, frappé de cécité, y avait jeté sa lyre (τὴν λύραν ἐνταῦθα ἀποβαλόντος), étymologie dont il est facile de dénoncer l'absurdité, mais dont un érudit ancien avait tiré parti⁸². Dans les *Μεσσηνιακά*

dans *l'Occident grec*, 1965 (Mémoires Acad. royale de Belgique. Classe des Lettres, LVIII/2), p. 72 ss. ; sur Métaponte, voir p. 79 ss. ; sur les origines mythiques de Tarente, voir mon article dans *BCH*, 1992, p. 174.

79. Sur les traditions relatives aux Arcadiens en Asie Mineure, voir L. ROBERT, *A travers l'Asie Mineure*, 1980, p. 135-138, qui attire l'attention sur cette Mantinée de Bithynie et cite un texte de Dörner (p. 138, n. 24). Sur les liens entre l'Arcadie et la Bithynie, voir aussi M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, p. 541.

80. G. DAGRON, *Constantinople imaginaire*, p. 158, n. 132, fait observer : « Rien n'introduit mieux dans l'imaginaire que l'étymologie des toponymes ».

81. Voir mon article dans les *Mélanges Charles Delvoye*, 1982, p. 63-64. Autres exemples à Harma, où fut englouti le char d'Amphiaros et à Mycalessos, qui doit son nom aux mugissements (ἐμυκήσατο) de la vache qui conduisait Cadmos ; Paus., I, 34, 2 ; IX, 19, 4. A propos d'une ville de Phocide, Amphikaia (Hérod., VIII, 33), plus connue sous le nom d'Amphikleia, Pausanias (X, 33, 10) a recueilli une curieuse légende qui met le nom de la ville en rapport avec un bûcher où furent brûlés à la fois un enfant et le serpent qui avait tenté de le protéger (τό τε δὴ χωρίον εἰκέναι καὶ ἐς τὸδε καιομένη πυρᾷ φασί) ; sur la légende, voir J. G. FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, V (1913), p. 421-422.

82. Les spéculations étymologiques sur des noms de cours d'eau ou de sources sont nombreuses : en Arcadie, le Lousios, où Zeus fut baigné au moment de sa naissance (Paus., VIII, 28, 2 ; cf. M. JOST, *op. cit.*, p. 243), le Lymax près de Phigalie, qui doit son nom à la purification de Rhéa (Paus., VIII, 41, 2 ; cf. M. JOST, *op. cit.*, p. 244), la source Arnè près de Mantinée ὅτι περὶ αὐτὴν ἐπομαίνοντο οἱ ἄρνες, Paus., VIII, 8, 2 ; cf. M. JOST, *op. cit.*, p. 281), la source Kissa dont le nom est associé à celui de l'oiseau (ἀπὸ τῆς ὄρνιθος, Paus., VIII, 12, 4) ; en Messénie, la source Klepsydra et l'intervention des Kourètes (καὶ τὸ ὄνομα εἶναι τῷ ὕδατι ἀπὸ τῶν Κουρήτων τῆς κλοπῆς, Paus., IV, 33, 1).

(IV, 31, 4), il est question d'une montagne proche de l'Ithôme, le mont Euas, dont le nom était mis en rapport avec le cri rituel εὐοῖ, poussé pour la première fois à cet endroit par Dionysos et ses compagnes⁸³. Plus célèbre est la légende qui faisait du cap Zôster, sur la côte occidentale de l'Attique, l'endroit où Létô, sur le point d'accoucher, aurait dénoué sa ceinture (λύσασθαι δὲ τὸν ζωστῆρα ὡς τεξομένην, I, 31, 1)⁸⁴.

Certaines de ces spéculations étymologiques se rattachent à des légendes de fondation et, ici encore, nous pouvons faire appel à la *Périégèse* de Pausanias. L'histoire mythique de l'île de Chios nous est connue grâce au Périégète. Je n'en retiendrai que le début (VII, 4, 8), où nous découvrons que le nom de l'île a été mis en rapport avec le nom de la neige, χιών, rapprochement paronomastique que l'on ne prendrait pas au sérieux si l'on n'en connaissait pas l'origine. Pausanias résume à sa manière une œuvre d'Ion de Chios, un écrivain connu comme auteur de tragédies, mais qui avait exercé son activité littéraire dans les genres les plus divers⁸⁵. Il avait consacré un traité aux origines de sa cité natale, traité auquel Pausanias a emprunté un certain nombre de renseignements⁸⁶. En remontant, comme il se doit, aux temps les plus anciens, Ion racontait que Poseidon survint dans l'île alors qu'elle était déserte (ἐς τὴν νῆσον ἔρημον οὖσαν). Le dieu s'unit à une nymphe locale et, au moment où la nymphe ressentait les douleurs de l'enfantement, de la neige se mit à tomber du ciel (χιόνα ἐξ οὐρανοῦ πεσεῖν ἐς τὴν γῆν), événement que le dieu commémora en donnant à l'enfant le nom de Chios. On retiendra de cette légende que l'île était déserte, et nous voilà ainsi reportés au temps des origines. Quant à la chute de neige, elle paraît sortir d'un conte de fées. Mais on ne peut en comprendre la signification sans lui accorder son véritable caractère. C'est d'un miracle qu'il s'agit, miracle associé à la naissance d'un enfant divin.

Je ne pense pas que la légende de cet éponyme ait connu une grande

83. Autres exemples : les monts Géranien et le vol des grues (γέρανοι) qui sauva Mégaros du déluge : Paus., I, 40, 1 (sur cet *aition*, voir le commentaire de Fr. Chamoux dans l'édition de Pausanias de la Coll. des Univ. de France, I, p. 255); en Arcadie, le mont Alésion, ainsi, appelé à cause des errances (διὰ τὴν ἄλην) de Rhéa : Paus. VIII, 10, 1 (cf. M. JOST, *op. cit.*, p. 281); en Béotie, le mont Kérykion, lieu de naissance d'Hermès : Paus., IX, 20, 3.

84. Voir mon article dans *Bull. Acad. royale de Belgique. Classe des Lettres*, 1980, p. 198. — Le nom du cap Drépanon sur la côte de l'Achaïe est expliqué par la faux de Cronos : Paus., VII, 23, 4.

85. Voir DIEHL, *RE*, IX (1916), *Ion*, 1862 : « ein ungemein vielseitiger und fruchtbarer Autor ».

86. 392 F 1 Jacoby (Paus., VII, 4, 8).

diffusion⁸⁷. Il en va tout autrement de l'expédition des Argonautes ou des errances attribuées à des héros aussi célèbres qu'Oreste ou Énée. Ici encore, je devrai m'en tenir à quelques exemples, où peuvent intervenir les témoignages de divers auteurs, mais où l'on en revient toujours à notre inépuisable Pausanias. On verra que, pour la légende des Argonautes, il s'agit du départ ou du retour de la fameuse expédition, pour Oreste et pour Énée, de traditions localisées en Arcadie.

* * *

Dans la version la plus ancienne, celle que nous connaissons par Hésiode et par Pindare⁸⁸, le point de départ de l'expédition des Argonautes est situé à Iólkos; c'est là aussi qu'ils reviennent. Il en est autrement dans la version d'Apollonios de Rhodes, où les Argonautes s'embarquent à Pagasai⁸⁹ et se retrouvent au même endroit au terme de leur voyage⁹⁰. Si l'on met le nom de Pagasai en rapport avec πήγνυμι, on pensera à la construction de la nef Argô. C'est une des étymologies citées par Strabon (ἀπὸ δὲ τῆς ναυπηγίας τῆς Ἀργοῦς καὶ Παγασᾶς λέγεσθαι μυθεύουσι τὸν τόπον; IX, 436), bien que le géographe soit plutôt favorable à une autre interprétation fondée sur la présence de sources (ἀπὸ τῶν πηγῶν) nombreuses et abondantes dans la région⁹¹. Selon certains savants, le rapprochement avec πήγνυμι aurait déterminé le choix de Pagasai, qui se serait ainsi substitué à Iólkos⁹². Apollonios semble ignorer ce rapprochement⁹³; tout au moins ne l'a-t-il pas évoqué⁹⁴.

S'il subsiste des incertitudes au sujet du nom de Pagasai et des interprétations que l'on pouvait en donner, il n'en est pas de même du nom

87. On aurait le choix entre trois explications selon Étienne de Byzance : ἀπὸ Χίου τῆς Ὠκεανοῦ, ἢ ἀπὸ τῆς χιόνος τῆς ἐκεῖ γενομένης πολλῆς, ἢ ἀπὸ νόμφης τῆς Χιόνης; cf. Pline, *NH*, V, 136 (d'après Métrodore de Skepsis., 184 F 9 Jacoby, et Cléobule; sur ce dernier, voir F. JACOBY, *RE* XI (1922), *Kleobulos*, 672).

88. Hésiode, *Théog.*, 997; Pindare, *Pyth.*, IV, 188.

89. *Argon.*, I, 238, 318, 411, 524.

90. *Argon.*, IV, 1781.

91. Sur les étymologies proposées par les anciens, voir Fr. STÄHLIN, *Das hellenische Thessalien*, 1924, p. 66, n. 6; E. MEYER, *RE*, XVIII, 2 (1942), *Pagasai*, 2298.

92. E. MEYER, *op. cit.*, 2299 : « Dass die Argo aus P. abgefahren sein soll ... statt aus Iolkos, ist offenbar aus obiger Etymologie herausgesponnen ».

93. Voir la remarque de Fr. Vian dans son édition d'Apollonios, t. I, p. 250.

94. En revanche, il ne passe pas sous silence (*Argon.*, IV, 1718) l'étymologie d'Anaphé, « L'île de l'Apparition » (ἀνέφηνε).

d'Aphétai, localité de la Magnésie thessalienne⁹⁵. Mis en rapport avec ἄφεις ou avec une forme de ἀφίημι, ce nom suggérait à l'esprit la notion de départ ou d'abandon⁹⁶. On a fait intervenir l'abandon d'Héraclès, justifié de diverses manières⁹⁷. Tenant compte de la tradition qui situe habituellement l'embarquement des Argonautes à Iôlkos ou à Pagasai, Hellanikos avait imaginé un second départ⁹⁸. Dans l'épopée d'Apollonios, les Argonautes, embarqués à Pagasai, font une escale en Magnésie pour rendre hommage à un héros local, Dryops, puis ils gagnent la haute mer, d'où le nom de « Départ d'Argô » (Ἀφέτας Ἀργοῦς, I, 591), donné à cette côte. Strabon (IX, 436) ne nous apporte pas de précision supplémentaire; il se borne à mentionner Aphétai comme un des lieux de départ de la célèbre expédition (Ἀφέται ὡς ἂν ἀφετήριόν τι τῶν Ἀργοναυτῶν.)

Grâce à Pausanias nous disposons d'autres informations sur ces héros voyageurs, informations qui situent le lieu de départ ou d'arrivée en Achaïe, à Aristonautai, ou en Béotie, à Siphai. Aristonautai, le port de Pellène, est mentionné dans les Κορινθιακά (II, 12, 2) et dans les Ἀχαϊκά (VII, 26, 14). Dans le second passage, nous apprenons qu'Aristonautai avait été ainsi appelé parce que les Argonautes y avaient jeté l'ancre (ἄνομα δὲ Ἀριστοναύτας γενέσθαι τῷ ἐπιπέλω λέγουσιν, ὅτι καὶ ἐς τοῦτον τὸν λιμένα ὠρμίσαντο οἱ πλεύσαντες ἐπὶ τῆς Ἀργοῦς), sans doute dans la dernière partie de leur voyage. A ma connaissance, cet épisode n'est pas mentionné ailleurs; la tradition, fondée sur une interprétation du toponyme Aristonautai⁹⁹, a pu être recueillie sur place.

C'est d'un canton de Thespies, connu sous le nom de Siphai ou de Tiphai¹⁰⁰ qu'était originaire un des principaux personnages de la légende, le

95. Cité sous la forme Ἀπετά dans la liste delphique des théorodoques : A. PLASSART, *BCH.* 1921, III, 130 et p. 58, n. 1.

96. Pour l'étymologie, on en rapprochera l'explication que donne Pausanias, I, 44, 9 de l'épiclese de Zeus Aphésios (ἀφεΐναι) (commentaire de Fr. Chamoux dans l'édition de la Coll. des Univ. de France, I, p. 273).

97. Héraclès abandonné par les Argonautes alors qu'il était allé chercher de l'eau, version connue d'Hésiode, fr. 263 Merkelbach-West (schol. Apoll. Rhod., I, 1289) et d'Hérodote, VII, 193. Pour une autre justification de l'abandon d'Héraclès, voir Phérécyde d'Athènes, 3 F 111 Jacoby (Apollodore, *Bibl.*, I, 117), Antimaque de Colophon, fr. 58 Wyss (schol. Apoll. Rhod., I, 1289) et Aristote, *Polit.*, III, 13, 16 (1284 A). Sur ces versions de la légende, voir Fr. Vian dans son édition des *Argonautiques*, t. I, p. 43-44.

98. Hellanikos de Lesbos, 4 F 130 Jacoby (St. Byz., s.v. Ἀφεταί).

99. Sur la localisation d'Aristonautai, voir BÖLKE, *RE*, IV A (1932), Sythas, 1837-1838; sur le terme ἀριστεῖς pour désigner les Argonautes, voir St. Byz., s.v. Ἀφόρμιον.

100. Apollonios, *Argon.*, I, 105 (Siphai), Paus., IX, 32, 4. (Tiphai). Siphai est déjà mentionnée comme une position maritime par Thucydide, IV, 76, 3.

pilote Tiphys. Tirant parti de la gloire du héros, les gens de Tiphys prétendaient posséder parmi les Béotiens une sorte de priorité en matière de pratique maritime, pratique qui remontait à une haute époque (ἐκ παλαιού), comme le prouvait le rôle confié à Tiphys. Ils montraient en outre l'endroit où la nef avait accosté à son retour du pays des Colques (Paus., IX, 32, 4).

Aphormion est cité dans le lexique d'Étienne de Byzance¹⁰¹ comme un lieu-dit de la région de Thespies d'où serait originaire le pilote Tiphys; comme le nom l'indique, c'est de là que serait partie la nef Argô (τῆς νεώς ἀφορμιάσης ἐντεῦθεν μετὰ τῶν ἀριστέων). Qu'ils s'agisse de Siphai (Tiphys) ou d'Aphormion, nous nous trouvons en présence d'une version de la légende qui situe en Béotie le point de départ et le lieu d'arrivée de l'expédition des Argonautes.

Les renseignements que nous a transmis Étienne de Byzance sont empruntés à un traité qu'un érudit de la région avait consacré à sa patrie. Le nom de cet érudit reste incertain¹⁰². Mais on peut affirmer qu'il était originaire de Thespies, cité béotienne déjà mentionnée dans le Catalogue des vaisseaux (*Il.*, II, 498), pourvue d'une légende de fondation¹⁰³ et sur laquelle Hérakleidès, dans sa description de la Béotie, nous apporte quelques renseignements, à vrai dire assez énigmatiques¹⁰⁴. Né sur le territoire de Thespies, le pilote Tiphys avait illustré le lointain passé de la cité qui tenait à commémorer son souvenir.

Oreste est aussi à sa manière un héros voyageur, dont on pourrait suivre les pas dans les régions les plus diverses, en Tauride assurément, mais aussi en Épire, en Thrace et jusqu'au cœur de l'Asie Mineure¹⁰⁵. Je me bornerai à réunir les renseignements qui concernent sa présence en Arcadie¹⁰⁶ en

101. St. Byz., s.v. Ἀφόρμιον.

102. Ἀφροδίσιος ἦτοι Εὐφήμιος : 386 F 1 Jacoby, avec le commentaire *FGr Hist.*, III b, p. 181-182.

103. Paus., IX, 26, 6; Diod., IV, 29, 72; St. Byz. s.v. Θέσπεια. Cf. FIEHN, *RE*, VI A (1937), *Thespeia*, 37.

104. Voir le texte dans Fr. PFISTER, *Die Reisebilder des Herakleides*, I, 25 (p. 82), avec le commentaire p. 177-179.

105. Réfugié dans l'Orestide, aux confins de la Macédoine et de l'Épire, Oreste y fonde Argos Orestikon : Strabon, VII, 326; Theagenes 774 F 10 Jacoby (St. Byz., s.v. Ὀρέσται). En Thrace, il fonde la ville d'Oresta (Hadrianopolis) : Ael. Lampridius, *Heliog.*, 7. Sa présence en Cataonie, à Comana (Strabon, XII, 535; sur Comana de Cataonie, voir L. ROBERT, *La déesse de Hiérapolis Castabala*, 1964, p. 94-95) et dans la région du mont Amanos (St. Byz., s.v. Ἀμανόν) trouve chaque fois sa justification dans une spéculation étymologique. Voir C. ROBERT, *Die griech. Heldensage*, III, 2 (1926), p. 1337-1338; A. LESKY, *RE*, XVIII, 1 (1939), *Orestes*, 990-991.

106. On sait qu'Oreste n'est pas un étranger en Arcadie. Ses ossements passent pour avoir

faisant d'abord appel à Euripide. Nous apprenons à la fin de l'*Électre* (v. 1273 ss.), qu'Oreste reçoit des Dioscures l'ordre d'aller s'installer sur les bords de l'Alphée, près du sanctuaire de Zeus Lykaios, et qu'il donnera son nom à une ville (ἐπώνυμος δὲ σοῦ πόλις κεκλήσεται). Dans *Oreste* (v. 1643 ss.), ce nom nous est indiqué d'une manière plus précise. Sur l'ordre d'Apollon, Oreste gagnera la Parrhasie¹⁰⁷ et il s'établira dans un endroit qui prendra le nom d'Oresteion. Grâce à Phérécyde d'Athènes¹⁰⁸, nous disposons d'une précision supplémentaire : réfugié auprès de l'autel d'Artémis, Oreste bénéficie de la protection de la déesse, qui écarte les Érinyes, et la ville où il a cherché refuge prend le nom d'Oresteion.

C'est à Pausanias qu'il convient de s'adresser si l'on veut comprendre les raisons qui ont conduit Euripide à envoyer Oreste en Parrhasie, dans la région du mont Lycée. Dans le tableau généalogique des fils de Lycaon (VIII, 3, 1), on relève la présence d'Orestheus, éponyme et fondateur de la ville d'Oresthasion. Pausanias ajoute qu'avec le temps, la ville d'Oresthasion a changé de nom : elle est devenue Oresteion, du nom d'Oreste, fils d'Agamemnon (Ὀρέστειόν τε ἀπὸ Ὀρέστου κληθεῖσα τοῦ Ἀγαμέμνονος). Oresthasion, devenue Oresteion par la vertu d'un changement de nom qui l'a mise en rapport avec la légende d'Oreste, figure au nombre des villes de la région du Ménale qui ont participé à la fondation de Mégalépolis (Paus., VIII, 27, 3). Pausanias y signale les colonnes d'un sanctuaire d'Artémis Hiérea (VIII, 44, 2)¹⁰⁹, ce qui rejoint le témoignage de Phérécyde sur l'intervention de la déesse.

Au temps de Pausanias, on pouvait encore retrouver les traces d'Oreste et le souvenir de son terrible destin à sept stades de Mégalépolis, aux sanctuaires des Maniai et d'Aké (VIII, 34, 1-3)¹¹⁰. Maniai, fait observer le Périégète, est un surnom (ἐπίκλησις) des Euménides. L'endroit lui-même était appelé Maniai : c'est là qu'Oreste avait perdu la raison (μανῆναι). Non loin du sanctuaire, une butte de terre surmontée d'une pierre en forme de doigt et dénommée pour cette raison le « Monument du doigt » (Δακτύλου μνημῆμα) donnait lieu à une autre localisation : dans sa folie, Oreste se serait infligé à cet endroit une mutilation en arrachant avec ses dents le doigt d'une

été conservés à Tégée jusqu'au jour où les Lacédémoniens s'en emparèrent : Hérodote, I, 67 ; Diodore, IX, 36 ; Paus., III, 3, 5.

107. Sur la Parrhasie, voir M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, p. 168-169.

108. Phérécyde, 3 F 135 Jacoby (schol. *Oreste*, 1645).

109. Voir M. JOST, *op. cit.*, p. 193.

110. Voir M. JOST, *op. cit.*, p. 187-188.

de ses mains. Venait ensuite le sanctuaire d'Aké où, comme le nom l'indique, Oreste avait connu la guérison. On complétera la liste en ajoutant un endroit dont le nom ne nous a pas été conservé¹¹¹, où Oreste ayant retrouvé son bon sens, avait coupé sa chevelure (ἐκείρατο τὴν κόμην; Paus., VIII, 34, 3)¹¹².

La théorie de C. Robert qui voulait faire d'Oreste un héros arcadien, propre à la Parrhasie, ne repose sur aucune base solide¹¹³. On s'en tiendra à la remarque de M. Delcourt, reprise par M. Jost¹¹⁴ : « Une homonymie suffisante pour les Anciens aura fait identifier un héros d'Orestheion — Orestheus fils de Lycaon — avec Oreste ». Quant aux Maniai et à Aké, ce sont de très anciennes divinités et il y a lieu de penser, avec M. Jost¹¹⁵, que leurs sanctuaires sont antérieurs à l'introduction de la légende d'Oreste. On y a associé le « Monument du doigt », sans doute un ancien tertre funéraire¹¹⁶, et l'on a réussi de cette manière, en faisant appel à des spéculations étymologiques et à une singularité du décor, à constituer dans cette région de l'antique Arcadie un véritable paysage mythologique.

Nous allons retrouver le même phénomène en examinant les traditions relatives au séjour d'Énée en Arcadie. Il n'en est pas question dans l'*Énéide*¹¹⁷. Mais, grâce au témoignage d'un historien local, Ariathos de Tégée, et d'un poète arcadien, Agathyllos¹¹⁸, nous savons qu'Énée serait venu dans la région d'Orchomène, à un endroit appelé Nèsos; en outre il aurait fondé la ville de Kaphyai, dont le nom était mis en rapport avec celui du Troyen Kapys¹¹⁹.

Énée avec sa flotte ne pouvait gagner directement l'Arcadie. On le faisait

111. Restitué par certains éditeurs sous la forme Κουρείον; voir l'apparat critique de l'édition Rocha-Pereira.

112. On en rapprochera l'interprétation du nom de Comana en Cataonie : ἐνταῦθα δὲ καὶ τὴν πένθιμον κόμην ἀποθέσθαι ἀφ' ἧς καὶ τοῦνομα τῆ πόλει, Strabon, XII, 535; cf. RUGE, *RE*, XI (1922), *Komana*, 2, 1127.

113. C. ROBERT, *Die griech. Heldensage*, III, 2 (1923), p. 1302; voir l'opinion exprimée à ce sujet par A. LESKY, *RE*, XVIII, 1 (1939), *Orestes*, 966.

114. M. DELCOURT, *Oreste et Alcméon*, 1959 (Bibl. Fac. de philos. et lettres de l'Univ. de Liège, 151), p. 93; M. JOST, *op. cit.*, p. 528, n. 6.

115. M. JOST, *op. cit.*, p. 188.

116. M. JOST, *loc. cit.*

117. Sur le périple d'Énée, voir mon article dans *L'Antiquité classique*, 1993, p. 131-155.

118. Ariathos, 316 F 1 Jacoby; Agathyllos 321 F 2 Jacoby (fr. 15 Lloyd-Jones et Parsons, *Suppl. Hellenist.*, 1983). cités tous deux par Denys d'Halicarnasse, I, 49, 1.

119. De même Strabon, XIII, 608 : οἱ δὲ περὶ Μαντίνειαν τῆς Ἀρκαδίας κτίσαι Καπύας, ἀπὸ Κάπυος θέμενον τοῦνομα τῷ πολισίματι. Sur Kapys, voir P. WATHELET, *Dictionnaire des Troyens de l'Iliade*, I (1988), p. 645. Une autre tradition rattache le nom de Kaphyai à Kèpheus, fils d'Aléos : ὀνομάζεσθαι δὲ αὐτὴν φωνῇ τῇ Ἀρκάδων Καφύας ἐκνεϊκῆκε, Paus., VIII, 23, 3.

débarquer en Laconie où, cédant à la vocation qui faisait de lui un héros fondateur, il aurait fondé les villes d'Aphrodisias et d'Ëtis (Paus., III, 22, 11; VIII, 12, 8). Il se serait ensuite rendu en Arcadie, où serait mort Anchise, enterré au pied du mont Anchisia ou Anchisiai. Comme dans la légende d'Oreste, nous voyons se constituer un paysage mythologique, que vient compléter un temple d'Aphrodite, dont Pausanias a signalé les ruines auprès du tombeau d'Anchise (VIII, 12, 9). Le point de départ de ces traditions doit être cherché dans des approximations étymologiques. Le nom de Kaphyai, devenu Kapyai¹²⁰, pouvait être mis en rapport avec le nom du Troyen Kapys. Le nom du mont Anchisiai (Paus., VIII, 12, 9), que Fougères avait interprété correctement comme signifiant « les Jumelles »¹²¹, appelait à un rapprochement avec le nom du père d'Énée.

J'ajouterai quelques mots sur un changement de nom qui a conduit à d'étonnants résultats. Amputé de deux lettres, *lambda* et *nu*, le nom d'une cité arcadienne, Pallantion, aurait donné naissance au nom du Palatin (Palatium) (Paus., VIII, 43, 2). Voilà un rapprochement qui ne manque pas d'ingéniosité et dont les érudits anciens ont su tirer parti. Comme l'écrit M. Jost¹²² : « Une certaine homonymie entre Pallantion et Palatin avait permis de faire le lien entre Rome, Évandre et Pallantion ». Ainsi se trouvait confirmée la parenté des Romains avec un peuple grec qui l'emportait sur tous les autres par l'ancienneté de ses origines¹²³. Ajoutons que Pallantion ne connut pas le sort de tant de villes arcadiennes, désertées ou transformées en simples bourgades. Pausanias atteste qu'Antonin lui rendit la condition de cité, qu'en outre les citoyens de Pallantion bénéficièrent de la liberté et de l'exemption d'impôts (VIII, 43, 1)¹²⁴.

120. Sur cette forme, voir v. GEISAU, RE, X (1919), *Kaphy(i)a(i)*, 1896 : « Καρύαι (der Etymologie zuliebe) Strab. 608. Dion. Hal. ant. rom. I, 49 ». Pour la forme Kaphyai, voir la liste delphique des théorodques (ci-dessus, n. 95), II, 120.

121. G. FOUGÈRES, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, 1898, p. 277; cf. mon livre *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, p. 65, n. 2. On en rapprochera Die Zwillinge, près de Zermatt.

122. M. JOST, *op. cit.*, p. 537. On notera que, selon Pausanias, VIII, 3, 2, Pallantion était mentionné dans la *Géryonède* de Stésichore, fr. 5 Page.

123. Sur l'autochtonie revendiquée par les Arcadiens voir Hésiode, fr. 160 Merkelbach-West (Apollodore, *Bibl.*, II, 3) et les auteurs anciens auxquels renvoie JACOBY, *F Gr. Hist.*, III b, commentaire p. 46. Voir aussi mon article dans *Bull. Acad. royale de Belgique. Classe des Lettres*, 1967, p. 310.

124. Sur les cultes de Pallas et d'Évandre à Pallantion (Paus., VIII, 44, 5), cultes qui doivent être replacés dans un contexte romain, voir M. JOST, *op. cit.*, p. 537. Curieux prolongement de la légende : Pallas, l'affranchi de Claude, pouvait se dire issu des rois d'Arcadie (*regibus Arcadiae ortus*; Tacite, *Annales*, XII, 53).

*
* *

Les exemples que j'ai réunis autorisent, me semble-t-il, à émettre quelques remarques d'un caractère plus général.

1) Comme je le faisais observer au début de cet exposé, tout en accordant à l'imagination populaire la part qui lui revient, on aurait tort de négliger le rôle que l'érudition a pu jouer dans l'élaboration et la localisation de légendes. Parmi les témoignages que nous a conservés Pausanias, il en est qui nous invitent à réfléchir à ces problèmes en nous montrant que le Périégète doit une partie de ses informations à des sources littéraires. Il suffira de citer les noms de l'atthidographe Cleitodémos ou celui d'Ion de Chios. L'Arcadie paraît avoir été une terre privilégiée. Mais on n'oubliera pas cet historien de Thespies auquel nous devons de curieuses informations sur la légende des Argonautes.

2) En examinant les exemples qui relèvent de la « mythologie onomastique », on se rendra compte de l'importance des changements de noms (μετονομασίαι), procédé auquel les érudits anciens ont eu fréquemment recours. D'autre part, les interprétations fondées sur des traits du paysage et celles qui prennent leur appui dans les spéculations étymologiques arrivent parfois à se rejoindre. Nous avons pu le constater à propos de la légende d'Oreste en Arcadie où s'unissent et se combinent les associations optiques et onomastiques.

3) Jean Bérard a montré jadis que les légendes relatives à la colonisation grecque en Sicile et en Italie méridionale avaient souvent pour centres primitifs des villes modestes¹²⁵, observation que l'on peut appliquer à certaines des traditions dont nous avons eu à nous occuper. Aphétai est un petit port de la Magnésie thessalienne. Nous savons peu de chose d'Aristonautai en Achaïe et c'est au pilote Tiphys que Siphai (Tipher) en Béotie doit de connaître une certaine notoriété. En Arcadie, les noms du mont Anchisiai, des villes d'Oresthasion et de Pallantion doivent leur pouvoir évocateur à la gloire d'Anchise, d'Oreste et du Palatin.

¹²⁵ J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*², 1957, p. 346 et mes remarques à ce sujet dans un article sur la légende de Philoctète en Italie méridionale, *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1965, p. 8-9.

4) Le merveilleux est présent dans les aventures attribuées à la statue de Théogénès, telles qu'elles sont contées par Pausanias. Mais du merveilleux on passe aisément au véritable miracle. Nous avons vu que les statues de Damia et d'Auxésia refusaient obstinément de quitter l'endroit où ces déesses étaient honorées. Il en est de même dans certaines légendes hagiographiques où, au cours d'une translation, les restes d'un saint personnage s'arrêtent, marquant ainsi le lieu où le saint entend reposer¹²⁶. L'intervention de Dionysos dans la légende du Triton de Tanagra et la chute de neige à la naissance de Chios sont d'autres exemples significatifs. En Arcadie, terre fertile en croyances primitives, la légende d'Oreste est venue se greffer sur le culte d'antiques divinités, dotées de pouvoirs surnaturels. De tous les sanctuaires, Delphes est sans doute celui où l'on découvre le plus de thèmes légendaires comportant une intervention de la divinité¹²⁷. La notion de miracle devait être familière à l'esprit des Grecs¹²⁸. Il n'était peut-être pas inutile de le rappeler au terme d'une enquête qui invitait le lecteur à suivre les traces de Pausanias en accordant une attention particulière aux commentaires du Périégète.

Léon LACROIX.

126. Cf. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*⁴, p. 31.

127. Voir ci-dessus n. 56.

128. Notion qui, comme je l'ai déjà fait observer (*Mélanges Pierre Lévêque*, I, p. 197, n. 64), ne semble pas avoir beaucoup retenu l'attention des historiens de la religion grecque.